

WILL SELF, AUTO-REVERSE

Par Sophie Rosemont. Photographie David Sims.

L'imprévisible écrivain anglais revient avec ce qu'on n'osait attendre de lui: des mémoires.

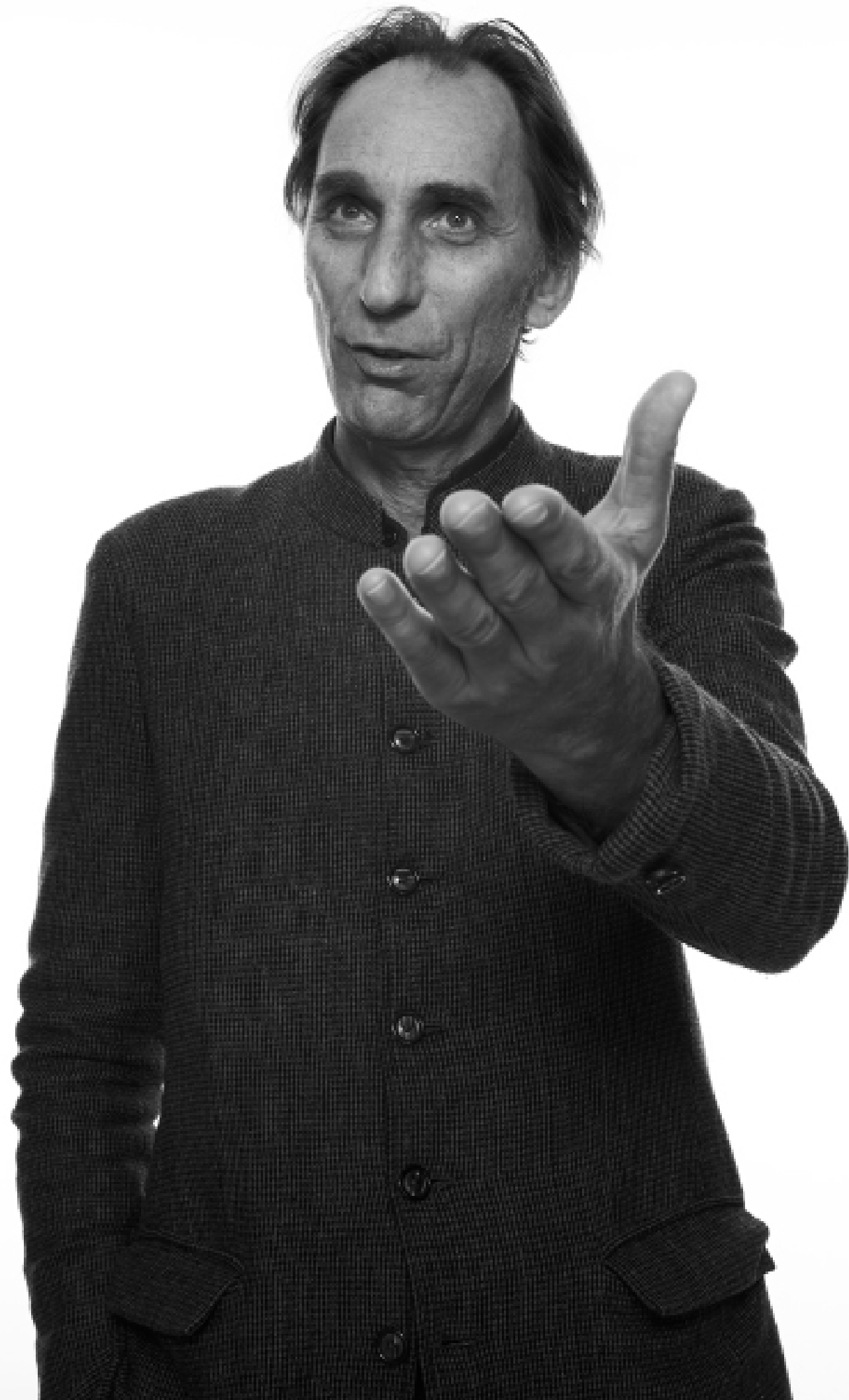
*Mais à sa façon...
Portrait d'un maître
de la littérature
contemporaine, dans
ce qu'elle a de plus
dangereusement exigeant.*

WILL SELF trouve toujours le moyen de nous désarçonner. En témoigne son nouveau livre, certes autobiographique, mais qui sème le lecteur à plusieurs reprises, tant par ses allers-retours temporels que par sa poésie pulsatile, à la fois émotionnelle et distanciée. Un grand récit, donc, qui secoue fort, d'autant qu'il s'agit principalement de drogue. Celle qui a tenaillé son auteur durant deux décennies.

Avec Will, on suit un jeune Londonien prêt à tout pour sa dose, remué par la séparation de ses parents, qui frôle la mort plusieurs fois, crapahute en Australie et en Inde avant de se retrouver en cure de désintoxication – qui, on le sait, ne lui permettra pas de décrocher très longtemps. La suite concernant Will Self, on la connaît: des brillants débuts en journalisme (qu'il pratique toujours), un épatant premier recueil de nouvelles, *La Théorie quantitative de la démence* (1991), un shoot dans l'avion du Premier Ministre John Major durant la campagne électorale de 1997 qui lui vaut d'être licencié de *l'Observer*; un premier best-seller, *Les Grands Singes*, la même année. Professeur à l'université de Brunel, son amour du verbe se déploie depuis à travers un corpus riche de douze romans, six recueils de nouvelles et plusieurs essais. C'est avec un homme en pleine forme, l'œil clair, la punchline facile et à

l'impressionnante érudition qu'on parle via Zoom, en ce matin de janvier où l'Angleterre est sévèrement verrouillée par le lockdown. Lui vit à Londres et se promène le temps de ses 10 et 12 kilomètres quotidiens. Aucun rapport avec une bonne résolution de confinement: connu pour ses marches sur des centaines de kilomètres, Self est capable de parcourir la distance entre le centre-ville londonien et l'aéroport d'Heathrow! Cet hiver, il se contente de la City et des bords de la Tamise, en quête des plus belles églises de la ville. Notre conversation est à l'image de ses balades, entre repérages précis et enthousiasmantes embardées.





“J’AI dépassé les 50 ans, j’ai publié 24 livres, je suis libéré de l’influence de Ballard, j’ai tué le père!”

Sachant qu’il ne considère plus, il l’a affirmé à plusieurs reprises, le futur comme digne d’intérêt, on se demande si Will est un prétexte pour se plonger dans le passé. Pourquoi publier ces mémoires? «Il y a une dizaine d’années, j’ai pris une nouvelle direction en tant qu’écrivain, avec *Parapluie*, un travail ambitieux et important, l’ouverture d’une trilogie qui a connu quelques difficultés à trouver ses lecteurs. Mon éditeur me regardait d’un œil dubitatif... Afin de pouvoir sortir le dernier tome de la trilogie, j’ai signé pour ces mémoires.» Mais pas n’importe lesquelles: Will dynamite les conventions du genre. D’abord, par l’usage de la troisième personne, pour gagner en objectivité, puis par son étonnante structure circulaire: les premiers et derniers chapitres se déroulent en 1986 et auront voyagé, entre-temps, en 1979, 1982 et 1984. Le flash-back est crucial. Outre ses errances sous substances, on retrouve ses rapports complexes avec son père, chercheur et universitaire a priori flegmatique, et avec sa mère, qui l’encourageait sans cesse à écrire et dont l’une des expressions, «ne pas gaspiller pour ne pas manquer», obsède le jeune Will comme celui d’aujourd’hui. Pour puiser dans ses souvenirs, Self n’a pas consulté ses lettres, notes et autres carnets qu’il a vendus à la British Library il y a quelques années. «Car ce qui s’apparente à une archive perd son immédiateté, explique-t-il. Les sentiments transcendent complètement le temps: c’est pour cela que tout le récit est au présent. La vie est une expérience continue de déjà-vu et d’émotions étranges... Stendhal disait que l’art est le miroir de la vie. Je ne suis pas d’accord: l’art est la vie!»

Une vie qui tutoie les extrêmes, et où le hasard se montre très malicieux. Le lendemain de la victoire électorale des conservateurs, en mai 1979, est aussi le jour où l’écrivain a pour la première fois touché à l’héroïne. Ce qui fait sourire Self: «Bien sûr, ce n’est pas l’arrivée de Margaret Thatcher qui m’a poussé à en prendre, mais la coïncidence est remarquable... La vérité, c’est que l’héroïne a percuté de plein fouet Londres à la fin des années 70. Toute une génération est devenue accro: la mienne, qui souffre encore de toutes ces drogues prises il y a quarante ans.» Un phénomène socio-culturel dont ont témoigné des ouvrages ayant profondément influencé Self, tels *Acid Test* de Tom Wolfe et *Junky* de Burroughs: «C’est la bible de l’addiction, affirme Self. Il l’a écrit comme si c’était quelque chose de radicalement nouveau, comme si ce n’était jamais arrivé à qui que ce soit précédemment. Avec Will, je voulais faire l’inverse et rendre hommage à toutes ces influences.» D’où un récit multi-référenciel, d’une richesse sémantique confirmant que Self est décidément un auteur à part.

D’autant plus qu’à la ville, il ne pratique jamais la langue de bois, quitte à faire grincer des dents. On a cru entendre qu’il avait annoncé la mort du livre, est-ce vrai? «Je suis victime de médisances, comme beaucoup d’écrivains, répond-il. J’ai précisément dit que les romans cessaient d’être au centre de nos cultures, qu’ils se contentent désormais d’être enseignés à l’université. Dans la langue anglaise, il n’y a pas eu d’œuvre littéraire influente depuis plusieurs décennies. Ce n’est pas le cas en France: Michel Houellebecq a réussi, avec *Soumission*, à proposer une œuvre d’une rare sagacité. Il en a beaucoup vendu, tout le monde en parlait. La dernière fois que c’est arrivé au Royaume-Uni, ça n’avait rien à voir avec la littérature puisqu’il s’agissait des *Versets sataniques* de Salman Rushdie, plus controversé que romanesque.» Self souligne et

apprécie l’engagement des éditeurs français. D’ailleurs, il envisage de s’installer à Paris. Le Brexit a renforcé son sentiment de ne plus être complètement chez lui, au sein d’une Angleterre qui se perd dans ses penchants individualistes: «J’ai toujours été attaché à Londres. J’ai été marié deux fois et j’ai quatre enfants, donc si je voulais entretenir une bonne relation avec les enfants, je devais rester ici. Maintenant qu’ils ont grandi, je voudrais partir...» On peut parler d’une foule d’autres choses avec Will Self. Notamment de son mentor, J.G. Ballard, qui a largement dépassé le domaine science-fictionnel en anticipant le rapport aux médias 2.1: «En terminant *Requin*, je me souviens avoir pensé: “J’ai dépassé les 50 ans, j’ai publié 24 livres, je suis libéré de l’influence de Ballard, j’ai tué le père!” Mais en me relisant, j’ai constaté qu’il y avait des traces de lui partout! Il reste l’écrivain le plus important de la seconde moitié du XX^e siècle. Je l’ai lu enfant, puis adolescent, j’ai été ami avec lui... Il disait qu’il ne s’intéressait qu’aux cinq prochaines minutes. La vision de Ballard était si brillante! Il aurait pu écrire chaque journée de cette pandémie.» Laquelle, selon Self, est également le fruit de notre rapport pathologique aux technologies. On revient à l’addiction, le grand sujet de Will, mais aussi le nôtre, et c’est ce en quoi ce livre est si captivant: «La crise globale que nous traversons est le résultat de nos addictions: aux drogues, à l’alcool, au sexe, au consumérisme. C’est ce qui caractérise notre société obsessionnelle et compulsive, à vouloir voler à travers le monde, se faire tout livrer par Amazon, médicaliser à l’opium nos fins de vies.»

En parlant d’avions, Self évoque un vol turbulent qui le ramenait de Los Angeles il y a quelques années. Et durant lequel il a promis à Dieu, bien qu’il ne croie guère à son existence, de devenir végétarien s’il atterrissait à bon port. Dont acte, et il s’en porte mieux. Il n’adhère pas à la dimension éthique de ce choix alimentaire, défendue par d’autres écrivains végétariens tel celui qu’on lui cite alors, Isaac Bashevis Singer: «C’est au moins esthétique. L’image même de la production de viande est très laide. Mais je ne crois pas, hélas, que ne plus en manger rendrait le monde meilleur.» On peut toujours rêver, répond-on naïvement. «Le problème, c’est que notre société est dominée par de très beaux rêves! s’exclame Self. Il est devenu difficile d’affronter une réalité monstrueuse, qui est sans cesse réprimée.» À l’image de nos poètes modernes, de Baudelaire à Rimbaud, Will Self est un voyant qui, avec Will, scrute aussi bien la psyché de ce qu’il a été jadis que celle qui nous définit aujourd’hui. ♣

Will, de Will Self (éditions de L’Olivier).